

LE RU DE COINCY

d'après Frédéric HENRIET



André BERTIN

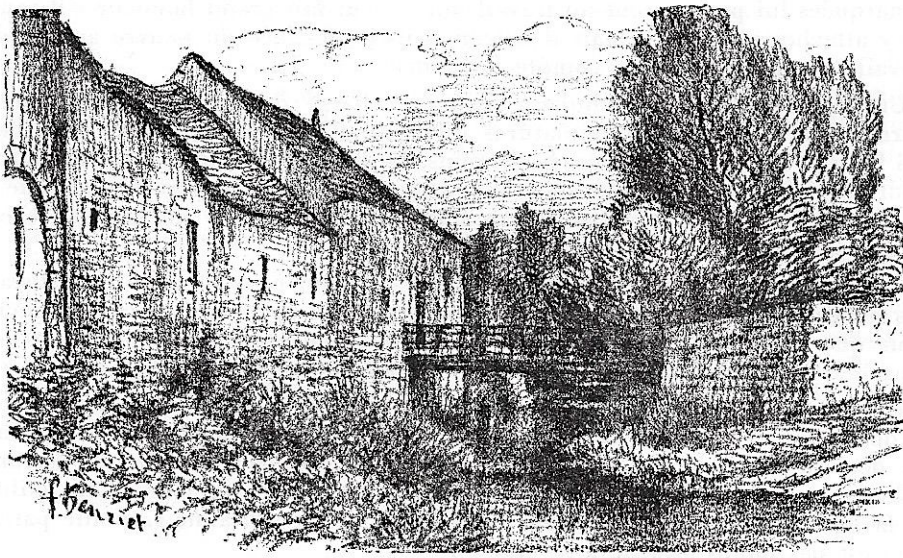
1967

LE RU DE COINCY

Réédité en 1967
à la demande de André BERTIN,
maire de Coincy
de 1944 à 1965

*Hommage à la mémoire
de Frédéric HENRIET*

*Avec l'aimable autorisation
de la Famille CHEVALLIER-HENRIET*



LE RU DE COINCY

I

Il n'est pas besoin d'aller bien loin pour goûter les joies que la nature réserve à ceux qui savent la voir et l'aimer. Il suffit souvent d'un buisson, d'un ruisseau, d'une meule sur un terrain pelé pour tenter le crayon d'un artiste l'endroit lui-même n'a peut-être rien de remarquable ; pour tout le monde il est des plus vulgaires ; mais l'imagination du peintre le magnifie. C'est précisément son rôle de dégager la beauté latente de ce thème initial et de lui donner la vie de l'art en y mettant l'au-delà de sa pensée.

C'est ce que je voudrais essayer de faire avec le ru de Coincy. Je voudrais le révéler à ceux qui ne le connaissent pas et à ceux aussi qui vivent près de lui sans soupçonner tout ce qu'il cache d'intéressant, de curieux, sous les prosaïsmes de la réalité. Certes, je n'ai pas la prétention de l'avoir découvert, mais je l'ai si souvent exploré, le crayon à la main, que je le sais par cœur jusque dans ses moindres détails. Je me crois donc « en forme » pour servir de cicerone aux personnes de bonne volonté qui voudront bien suivre avec moi ce modeste cours d'eau depuis sa source jusqu'à l'endroit où il se jette dans la rivière d'Ourcq.

C'est vers 1856 que j'ai vu pour la première fois ce ruisseau original et pittoresque. Voici à quel propos. Un enfant du pays, Victor Cesson, montrait pour le dessin des dispositions si précoces que ses concitoyens le tenaient pour un prodige. Le peintre Amaury-Duval, qui avait un concierge natif de Coincy entendit vanter le phénomène, se le fit expédier à Paris, l'envoya à l'atelier Picot, surveilla ses études et l'aida, avec le concours du Comte de Nieuwerkerke, à obtenir une modeste pension du Conseil général.

Le « Giotto de Coincy », comme l'appelait Emile Augier, un familier d'Amaury Duval, révéla de rares aptitudes de précision et de finesse dans une suite fac-simile d'après Raphaël, André del Sarte, etc. Ces reproductions

remarquées lui procurèrent un travail qui lui eût fait grand honneur s'il avait pu y attacher son nom ; mais il entra dans la destinée du pauvre garçon de travailler toujours pour le compte des autres.

Un artiste allemand, Schultz, avait été chargé de copier pour l'éditeur Curmer les merveilleuses miniatures du livre d'Heures d'Anne de Bretagne qui figurait alors au Musée des Souverains. La tâche était considérable. Schultz s'adressa à Cesson qui le seconda de son mieux. On mit le précieux volume à la disposition des deux artistes dans une salle particulière du Louvre. C'est là que je connus mon jeune compatriote.

Heureux de trouver à qui parler du pays de son cœur, Victor ne tarissait pas sur ce chapitre. Il avait Coincy dans les moelles et insistait si cordialement pour que je l'y allasse voir, qu'un beau matin de septembre, au temps des vacances, je fis allègrement l'étape qui sépare Château-Thierry de son village.

J'ai dit que Victor poussait l'amour du clocher à un rare degré d'intensité. Je dois déclarer que c'est là un sentiment commun à tous les indigènes. Quand les nécessités de la vie ont conduit un congiacien (1) à chercher fortune ailleurs, il est sans exemple qu'il n'y revienne pas finir ses jours. Cela milite en faveur de la modeste cité et de ses habitants ; car qui aime sa petite patrie n'en est pas moins attaché à la grande.

Victor me fit voir toutes les curiosités locales, à commencer par son musée personnel, me montra les derniers vestiges de l'abbaye de moines bénédictins dont l'histoire se confond avec celle du pays ; il me promena du colombier de la ménagerie à la grange de la dime, et d'icelle, au pavillon de la ferme du Soleil qui garde encore dans son délabrement actuel quelque chose de la fière allure des constructions de la fin du XVI^e siècle ; mais ce qui me frappa le plus, je le confesse, ce fut le ru qui donne à Coincy sa physionomie et son caractère bien particuliers.

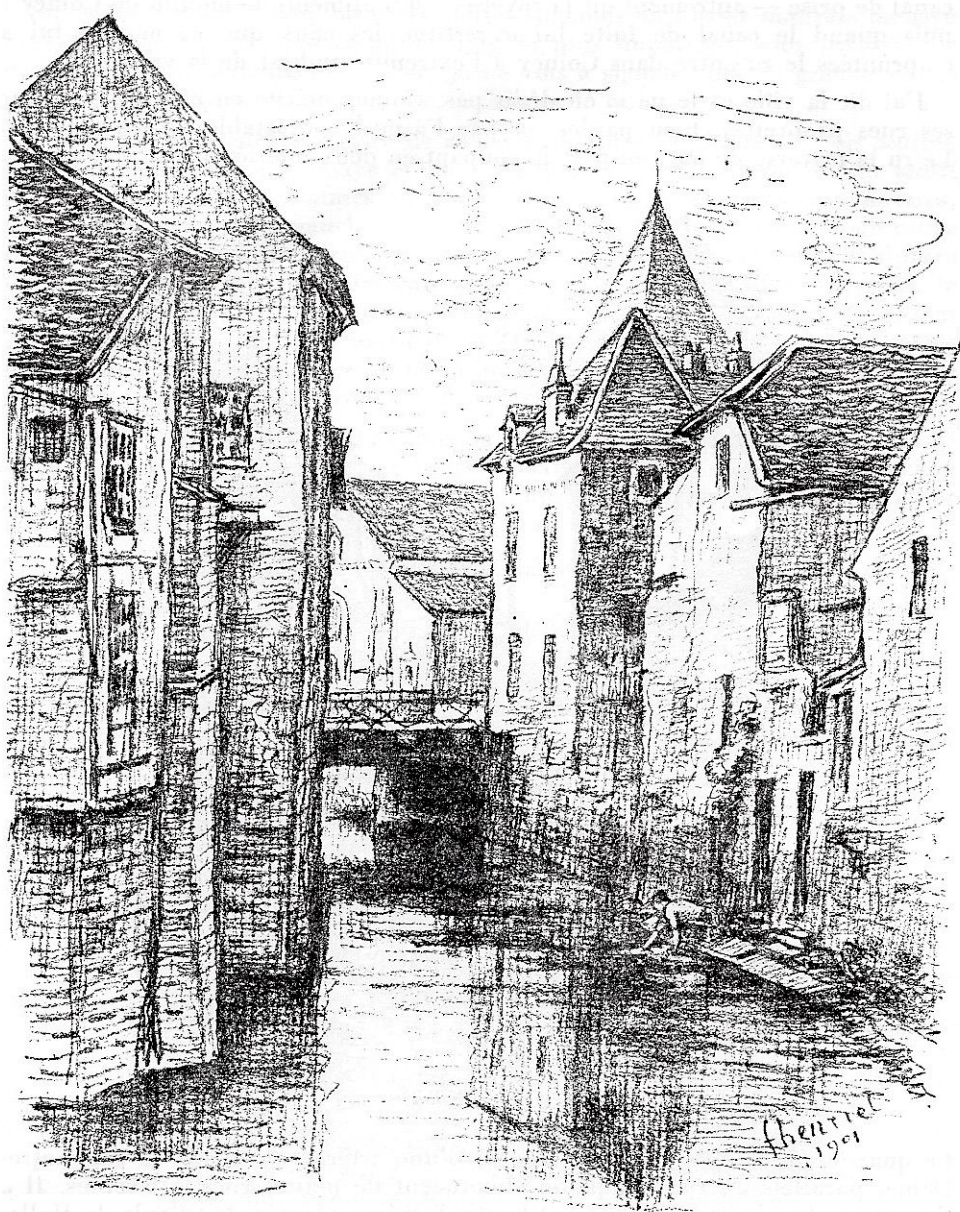
Ce ru porte un nom bizarre : l'Ordrimouille. Il ne faut pas, dit-on, en chercher l'origine dans les paperasses des chartriers. — Ce serait une tradition populaire qui l'aurait baptisé ainsi. Les murs d'enceinte du monastère fortifié plongeaient du côté sud, dans le cours d'eau, et les religieux y lavaient, y « mouillaient » leur linge ; c'est, comme on voit, une étymologie de bonnes femmes qui, par la force de l'habitude, ramènent toutes choses à une question de lessive.

L'Ordrimouille — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — prend naissance près de Trugny, hameau de la commune d'Epieds. Il traverse ce village dont l'église possède une peinture qui mérite d'être signalée. C'est une toile du peintre espagnol Herrera-le-Vieux, qui vécut de 1576 à 1656. Du moins peut-on lire ce nom sur un cartel de cuivre posé au bas du cadre. Elle est placée à gauche en entrant, au-dessus du banc du château et représente Saint Jérôme à qui un ange apparaît dans la solitude de Bethléem. Ce tableau d'une couleur puissante, d'une anatomie vigoureuse, faisait partie de la collection de M. le Comte d'Espagnac et c'est le Général de Gerbrois qui, en souvenir de son beau-père, mort en 1873, en fit don à l'église d'Epieds (2).

(1) Coincy, *cana-villa* des gallo-romains, *villa congiaci*, *congiacum*, tire son nom des poteries usuelles appelées congii qu'on fabriquait avec la terre du pays.

(2) M. Georges-Philippe de Moucheton de Gerbrois, capitaine instructeur au 4^e Hussards, épousa en novembre 1846, Charlotte Sahuget d'Espagnac, veuve de M. le Baron de Ménars. Il était alors âgé de 40 ans.

L'Ordrimouille alimentait, au-dessous d'Epieds, un moulin, qui, depuis nombre d'années déjà, a cessé de « faire de blé, farine » puis il reçoit, à sa droite, l'appoint du ruisseau de Moucheton qui longe le domaine de ce nom. Le château de Moucheton, construction du XIII^e siècle, restaurée avec goût



de nos jours, est, comme l'on sait, la résidence du très honorable Général de Gerbrois, un de nos bons soldats d'Afrique. Il est aujourd'hui le doyen des généraux de France. Encore une dernière étape de cinq années, (et nous souhaitons tous que la providence les lui accorde), et le Général fêtera son centenaire.

Le plus gros affluent de droite est le ru de Beuvardes qui coule au pied des bois de la Tournelle. L'Ordrimouille reçoit sur sa rive gauche de minuscules affluents qui descendent des bois de Bézu, du Bochet, de la Maison du Bois. Il rencontre le joli village de Brécy dont il avive les prés et les cultures potagères, arrose la pelouse du château du Buisson où commence le canal de prise — autrement dit la royère — qui alimente le moulin de Coincy ; puis quand le canal de fuite lui a restitué les eaux que ce moulin lui a empruntées le ru entre dans Coincy à l'extrémité sud-est de la ville.

J'ai dit la ville et je ne m'en dédis pas. Coincy mérite en effet ce nom par ses rues propres, bien pavées, et par l'aspect confortable de ses maisons. Le ru la traverse de part en part la coupant en deux moitiés à peu près égales.



Le quartier de la rive gauche est percé d'une artère principale, la rue Notre-Dame, parallèle au ru, à laquelle aboutissent de petites rues adjacentes. Il a l'avantage de posséder la Mairie, l'Ecole, la Place plantée de tilleuls, la Halle, un hôtel de belle apparence, et à un hectomètre environ, la Gare de chemin de fer, c'est-à-dire l'avenir. C'est aussi dans ce quartier que reluisent les panonceaux du notaire. C'est le Coincy moderne.

Le quartier de la rive droite a pour sa part les bâtiments qui subsistent de l'abbaye. La tuilerie de Clément Cesson, les bureaux de la Poste, de la Caisse

d'Epargne, du receveur des Contributions les occupent. C'est le Coincy historique et sur lequel s'élève l'église paroissiale. De la place de l'église partent une rue parallèle à l'Ordrimouille dite rue Notre-Dame et une voie montante qui mène à la rue haute d'où l'on domine le vallon et les plateaux de Rocourt.

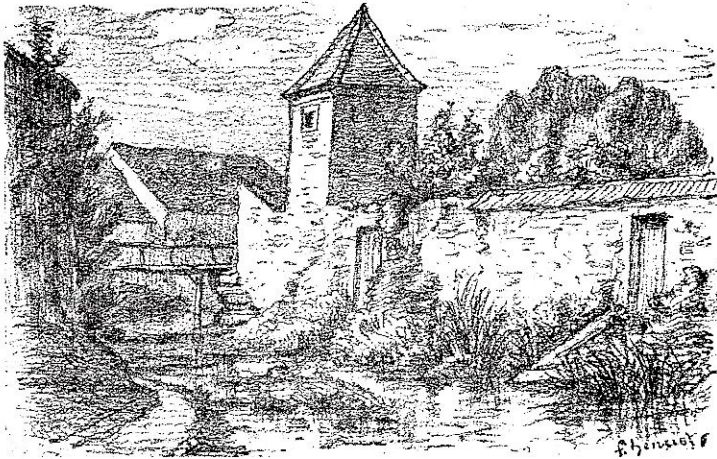
Sur la façade de l'église où des billettes romanes font assez mauvais ménage avec des frontons pseudo-classiques dont le plus important, sous prétexte de cadran-horloge, défigure le clocher, je ne vois à signaler que la grande vierge gothique, d'un beau sentiment, qui surmonte le portail.

L'intérieur de l'édifice n'offre de remarquable que la chaire en bois sculpté provenant, dit-on, de l'abbaye et un bas-relief en bois comprenant un motif central : « Les saintes femmes au tombeau », accompagné des douze apôtres, six à droite et autant à gauche. Chaque personnage occupe une sorte de niche couronnée d'un dais finement ajouré. Ce spécimen intéressant de la sculpture du XV^e siècle est placé — il serait plus juste de dire : caché — derrière le maître-autel. On nous a signalé aussi une statue de la sainte Vierge et l'enfant Jésus, dans le goût un peu lourd du XVII^e siècle, mais dans un mouvement bien trouvé. Elle est sculptée en plein bois ; il est fâcheux qu'on ait recouvert sa chaude patine sous une couche de dorure absolument regrettable.

Les deux quartiers que nous venons de décrire sont reliés par plusieurs ponts et passerelles d'où l'œil embrasse les perspectives du ru et perçoit des tableaux d'un arrangement si imprévu que la fantaisie du plus habile décorateur n'imaginerait pas mieux.

II

C'est grâce à son ru que la ville de Coincy échappe au reproche de banalité qu'encourent à bon droit tant de localités du même ordre. Cela n'empêche



pas les habitants d'en prendre un peu trop à leur aise avec lui, à en juger par les tessons de bouteilles, assiettes cassées, pots de tous galbes et de tous usages qui jonchent le lit de la rivière, sans compter les chats crevés, chiens morts et

autres épaves qui souillent ses eaux. C'est à croire que les riverains le traitent comme une décharge publique.

Les évier des cuisines y déversent les eaux ménagères ; certains édicules se détachent des murailles avec une saillie inquiétante : sorte de machicoulis



domestiques, désaffectés aujourd'hui, — disons plutôt désinfectés — pour cause d'hygiène.

Toutes ces contaminations ne sont pas pour décourager l'artiste. Il sait que, dans les vieux quartiers des villes, les coins les plus pittoresques sont presque toujours les plus mal odorants. Heureusement nous ne sommes pas de petites maîtresses ; nous avons le cœur solide.

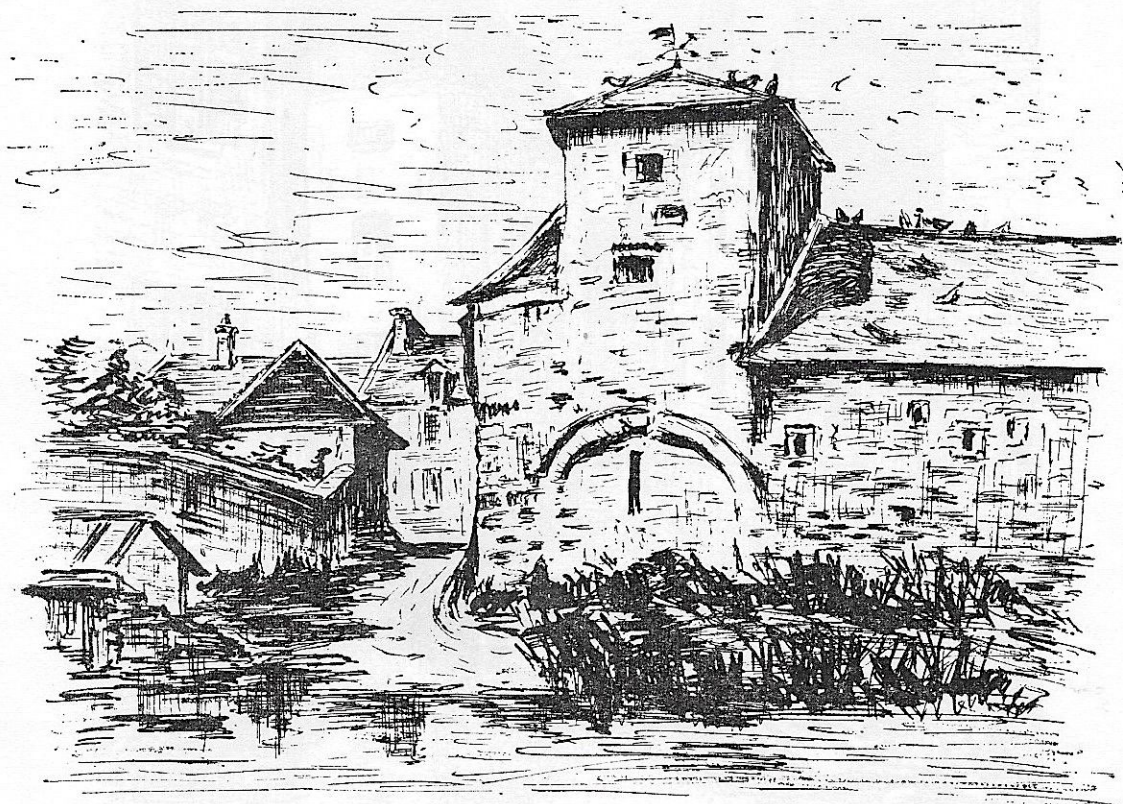
— Ça ne sent pas l'eau de Botots, par ici — me disait un quidam qui tenait sans doute ce dentifrice pour l'idéal des parfums. Un jour pourtant que je peignais aux abords d'une ferme, je fus assailli par une odeur si abominable que je dūs quitter la place. En m'éloignant en hâte de ces pestilences, je vis à quelques pas de là un mouton en pleine putréfaction dans l'herbe du verger. Horreur ! J'en gardai longtemps l'insupportable obsession.

Vous allez vous récrier peut-être à ces détails d'un naturalisme faisandé ; mais la vie n'est pas faite seulement de bons souvenirs, et Horace a, vous le savez, reconnu aux peintres le privilège de tout oser.

Mais revenons à notre ruisseau. Il reçoit, comme vous le voyez, bien des afflux suspects, des immondices de toutes sortes ; autant en emporte le courant.

Le ruisseau se fraye son chemin à travers tout cela, contourne les îlots qui l'ensablent, avive les végétations qui l'envahissent ; mais ce qui lui donne son caractère exceptionnel, c'est qu'il baigne des substructions qui dépendirent de l'abbaye et dont les belles assises de pierres, renforcées d'éperons solides, gardent un aspect monumental. Telles, sur la rive gauche, la maison de Victor Cesson qui fut jadis l'habitation du Prieur, et, sur la rive droite, la maison Delahaye qui est de la même époque. On voit encore dans le soubassement d'une maison voisine l'amorce d'un pont couvert qui mettait en communication les bâtiments élevés sur les deux rives pour le service du monastère.

A côté de ces murailles rigides, aux tonalités sévères, ce sont des bâtisses hors d'aplomb, effritées, jaunies, où la brique alterne avec le moellon, envers de maisons dont la façade sur la rue fait meilleure figure. Ces bâtisses avec courettes ou jardinets en bordure sont percées, dans la partie supérieure, de fenêtres irrégulières, et dans la partie inférieure de portes vermoulues qui, au

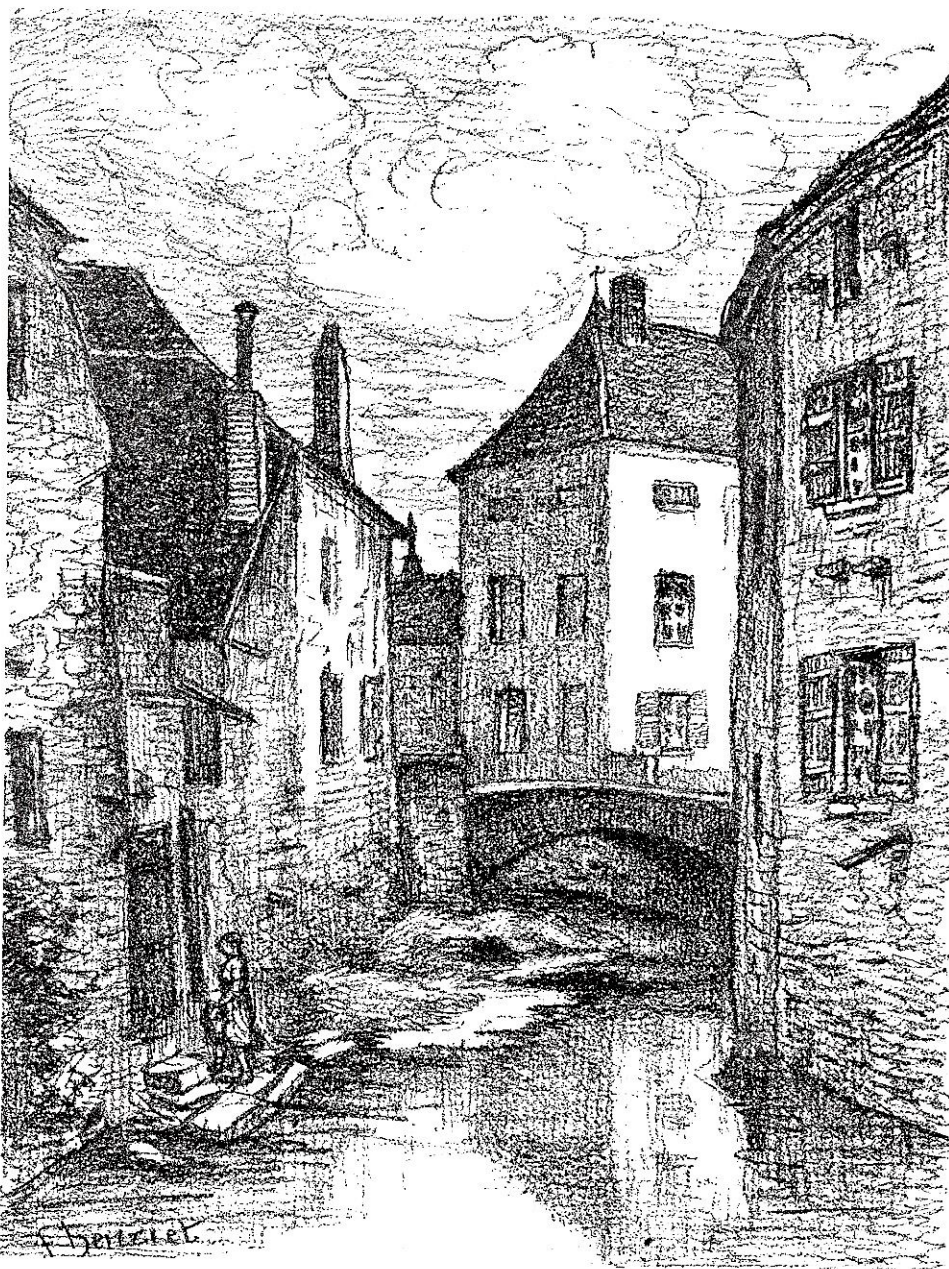


moyen de quelques marches disjointes, permettent aux rivrains d'accéder au ru pour puiser de l'eau ou laver les hardes familiales. Les combles du clocher brochent sur le tout. Les murs crépis à neuf de l'église et ses toitures d'un rouge cru détonnent bien un peu dans l'harmonie générale où le gris domine ; mais le temps apaisera ces dissonnances.

Ça et là, pour égayer ce tableau de couleur plutôt sévère, éclate la tendre verdure d'une cressonnière ou luisent les paillettes d'argent du ruisseau, ou

bien encore, au milieu des sombres mirages que lui imposent les murs qui l'encaissent, l'Ordrimouille reflète joyeusement un large pan de ciel clair.

Je ne suis pas le seul qu'aient charmé ces amusantes oppositions de tons,



ces agencements bizarres. Pas un artiste n'a d'aventure passé par Coincy sans emporter un souvenir graphique du ru. L'Ordrimouille coule pour tout le monde. M. Etienne Moreau-Nélaton, de son ermitage voisin de la Tournelle, vient souvent s'y escrimer, le pinceau à la main. Il y a peint plusieurs toiles

d'une belle franchise de lumière et d'une impression très juste. Plus d'une fois, avec ce flair spécial qui arrête l'artiste aux bons endroits, nous nous sommes placés, lui et moi, de façon à peu près identique. Il n'y a pas que les beaux esprits qui se rencontrent. Cet avantage — ou ce désagrément, comme on voudra — arrive aussi aux peintres.

J'aurais voulu voir mon ru aux heures de rêve où l'on ne dessine plus, où l'on se contente de regarder. J'aurais aimé suivre les dégradations de la lumière et de la couleur quand le crépuscule l'enveloppe d'une buée d'or, quand la nuit l'emplit de mystère, quand la lune verse ses clartés blondes sur son gouffre noir. Dans l'effacement graduel des choses, la nature semble grandir ; elle ouvre un champ plus large à l'interprétation. La sensibilité s'aiguise, l'œil s'affine à fouiller l'ombre confuse, à démêler les formes indéfinies. L'artiste recueille ces visions fugaces dans la chambre noire de son cerveau, et, le lendemain, il en développe l'image toute frissonnante encore des sensations de la veille. La mémoire, quand elle est rompue à cet exercice d'entraînement donne des résultats surprenants. Le noctambule J.-B. Cazin a dû beaucoup à ce procédé mnémonique. Notre bon Daubigny nous a laissé d'admirables clairs de lune qui sont comme la synthèse de son talent. Dans certains de ses nocturnes, Jonckinck a peint l'atmosphère elle-même. Alexandre Bouché fait vibrer, sous sa brosse puissante les profondeurs du crépuscule ; telle toile de Millet est presque une prière, et pas un n'a dit comme Corot le charme et la sérénité des beaux soirs.

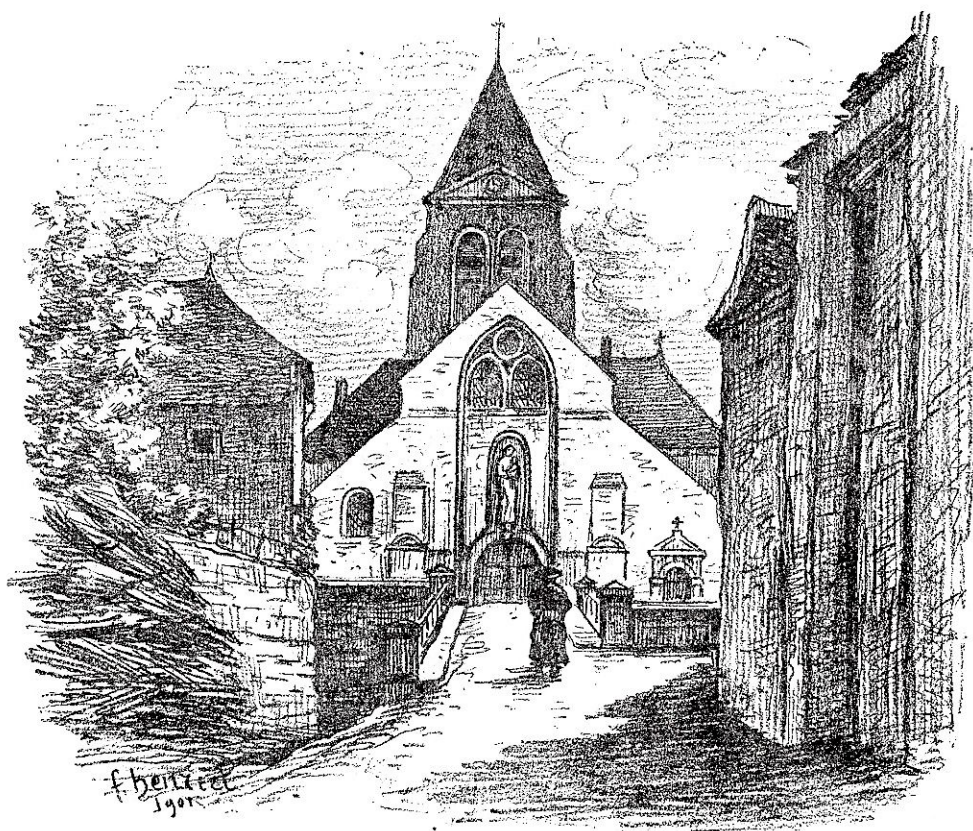
III

Il est un jour dans l'année où l'Ordrimouille prend une animation exceptionnelle. C'est celui de l'ouverture de la pêche. Dès l'aube, et même avant ses premières lueurs, les amateurs de ce sport anodin, disposent leurs carafes, tonneaux et autres engins à prendre le menu fretin, ablettes, vérons, épinoches, qui peuplent ces parages. On crie au miracle quand on a conquis un chevaïne, un gardon, une brème ou une anguille. Le soir, des relents de friture flottent sur le pays. C'est une fête sans lendemain, car cette râfle a tout épuisé et les amateurs qui ne veulent pas renoncer à leur distraction favorite sont obligés d'aller jeter la ligne plus loin, vers la boucle de Nanteuil-Notre-Dame où le poisson est plus abondant, plus varié, de poids plus respectable, à cause, dit-on, du voisinage de l'Oureq.

Par les temps d'orage, le ru est sujet à des crues soudaines qui ont pris quelquefois les proportions d'une véritable calamité. Le ruisseau débonnaire grossit alors avec une rapidité qui dérouté toutes les prévisions. L'Histoire a noté sur ses tablettes la crue formidable qui, en 1774, détruisit les moulins de Coincy, de la Poterie, inonda les rues du bourg, et envahit les maisons. A la suite de ce désastre, et pour en éviter le retour, la commune décida l'élargissement du ru auquel on assigna les dimensions que nous lui voyons encore ; la précaution était excellente, mais elle ne conjura point la nouvelle catastrophe qui fondit sur Coincy, le 9 août 1851, et dont le souvenir est resté dans toutes les mémoires.

Un violent orage s'était abattu, à trois heures de l'après-midi, sur Brécy et Coincy ; mais c'est principalement sur Epieds que la trombe avait crevé. On

commença à s'alarmer quand on vit les prés de Brécy noyés sous une masse d'eau diluvienne. Le garde-champêtre accourt à Coincy pour prévenir la population du danger qui la menace. Heureusement, il a pu devancer le torrent retardé quelques instants par les murs de l'abbaye et des jardins ; mais le flot déchaîné a bientôt raison de ces obstacles. Les bois en grume qu'il rencontre et entraîne avec lui, obstruent l'arche du pont de l'abbaye. L'eau se précipite dans Coincy, se fraye un lit dans la grande rue, saccage les maisons, enlève les ponts, fait irruption dans l'église dont elle détériore le carrelage, et roule avec elle des épaves de toutes sortes. « On n'eut fort heureusement aucun accident de personnes à déplorer » nous dit l'historien de Coincy, A. de Vertus (Hist. de Coincy, Fère, Oulchy, etc. Laon, Coquet et Stenger, imp. 1864) ; mais comme il n'est pas de calamité qui ne comporte sa note comique, quand les eaux se furent retirées, quelques commères, nous dit encore de Vertus, trouvèrent fort à point dans leur cuisine quelques belles carpes four-



voyées dans ce déluge. Celles-ci ne firent qu'un saut dans la casserolle et finirent dans le court-bouillon une journée si étrangement agitée.

Outre le lavoir communal qui est en quelque sorte l'Agence Havas du pays, chaque jardin en bordure possède sa porte particulière ouvrant sur le ru, ou chacun installe plus ou moins commodément sa planche à laver. Les échos répercutent les coups de battoir des laveuses qui maugréent parfois, car le volume d'eau, varie d'une heure à l'autre, ce qui contrarie souvent leur opé-

ration. Le ruisseau grossit ou diminue à l'improviste suivant que le moulin d'amont fonctionne ou s'arrête, et la différence de niveau est d'autant plus sensible que ce moulin, aménagé selon les procédés nouveaux, marche au moyen d'une turbine qui consomme une plus grande quantité d'eau que ne faisait la roue classique d'autrefois.

Outre les ponts dont nous avons parlé, on a jeté une dernière passerelle publique exclusivement réservée aux piétons, près du colombier de la ferme du Coq, à côté du passage à gué qui rend de grands services aux charrois de la culture. M. Et. Moreau-Nélaton a brossé en quelques heures une étude curieuse de ce colombier, de tons si variés, d'un accent si archaïque avec son cintre de voûte aveuglé. Il y a là mieux qu'un croquis, plus qu'une étude à peindre. J'y ai vu une succession de tableaux des plus intéressants, quand les charretiers y font boire leurs chevaux, quand les attelages traversent le ru en agitant l'eau qui jaillit en poussière ou dessine de larges cercles concentriques pendant que s'effarent les oies en déroute.

Après avoir longé encore divers jardins, alimenté quelques viviers, l'Ordrimouille gagne les prés de la Poterie. Il s'y attarde en d'indolentes sinuosités comme s'il voulait se dédommager de la contrainte qu'il a subie dans le parcours de la ville.

La Poterie doit son nom aux gisements d'argile plastique qu'exploitait déjà le pays dans des temps très reculés. Comme le prouvent les fragments de céramiques gallo-romaines trouvés sur son terroir, ce fut à une certaine époque un bourg plus considérable que Coincy. Il avait une église depuis longtemps détruite et un moulin qui se borne maintenant à battre la récolte des cultivateurs voisins. Pauvres moulins ! De sept qui utilisaient autrefois les eaux de l'Ordrimouille, un seul, je crois, le moulin de Coincy, fonctionne encore. Les autres sont inactifs, transformés en simples batteries au service des cultivateurs d'alentour, ou totalement abandonnés, tombés à l'état de ruines, livrés aux ronces qui embroussaillent leur roue immobile et muette sous la douve branlante qui l'abrite.

Pourquoi toutes ces modestes usines ont-elles cessé leur joyeux tic-tac ? C'est parce que le paysan ne cuit plus son pain, et qu'au lieu de porter son blé au meunier voisin, il le vend au marchand de grains. La ménagère s'épargne ainsi la peine de pétrir la pâte, de chauffer le four. Le boulanger du village le plus proche dépose chaque jour, en chaque maison, la ration quotidienne, et tout le monde mange du pain blanc, comme à la ville, alors que par un bizarre chassé-croisé, nous avons vu, il y a quelques années, les Parisiens s'engouer de pain bis, de « pain complet », comme on disait alors ; ce qui implique que la blancheur de la pâte s'obtient aux dépens de ses qualités nutritives.

Snobisme à part, ce qui ne sera plus complet pour nous autres, amis des champs et des mœurs simples d'autrefois, c'est le plaisir que nous goûtions à dévorer le bon pain de ménage si serré, si sain, si nourrissant, frais encore au bout de la semaine, qui ajoutait si agréablement sa saveur « sui generis » à l'omelette au lard, aux grillades et au petit vin clair.

Les transformations survenues dans les habitudes de la campagne et dans la manière dont se traitent les affaires laissent sans emploi les forces motrices que nos petits cours d'eau secondaires peuvent produire. Ces forces inemployées trouveront-elles un jour des applications que nous ne soupçonnons pas ? C'est le secret de l'avenir. Pour le moment, la grande meunerie a tué les petits moulins, comme les grands magasins ont tué les petites boutiques.

Après quelques boucles paresseuses à l'ombre des aulnes et des peupliers de la prairie, l'Ordrimouille s'approche du monticule où s'étalent au soleil les maisons de Nanteuil-Notre-Dame, longe ensuite sur sa gauche le remblai du chemin de fer de Paris à Reims. La voie passe au-dessus d'un ruisseau qu'on aurait tort de prendre pour l'Ordrimouille. C'en est seulement un dérivé, le canal de prise du moulin de Nanteuil. L'Ourcq n'est pas loin et l'Ordrimouille marie enfin ses eaux aux siennes, à peu de distance du moulin Noël, à un kilomètre environ du château d'Armentières, bien connu des touristes, après avoir couvert 7 kilomètres 480 mètres. J'ai bien peur que ces pages aient paru au lecteur plus longues que son parcours.

Frédéric HENRIET

